

Trois hommes

Serge Patrice Thibodeau

Numéro 84, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13498ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibodeau, S. P. (2000). Trois hommes. *Moebius*, (84), 135–138.

SERGE PATRICE THIBODEAU

Trois hommes

Je t'écris, mon père, face à l'image d'un seul homme, le temps de me dire que c'en est un autre, et que j'aime encore celui que je n'ai pas revu depuis vingt ans, celui dont les enfants maintenant approchent la vingtaine et qui a choisi lui aussi sa demeure en d'autres lieux, en d'autres temps. Je pense à lui, à toi, à l'Autre, à la septième heure, qu'importe, à ses yeux bleus, à sa vélocité, à son silence, je pense au premier homme à qui je n'aurai jamais fait mes adieux, mes aveux, à cette heure bleue pendant laquelle peut sournoisement frapper le sort: le souffle coupé, le sang corrompu, le corps interrompu dans son élan vers le présent suspendu.

Inévitable triangle par lequel il trompe avec moi les certitudes. Brutalement livrés au feu sacré, nous nous approchons du lieu caché de la onzième heure avant la minuit: ce que dégage la pose de son corps découpé pour le calcul inédit de mon œil m'affranchit de toute obligation dictée par les lois du parcours.

Mais l'ambre et son appel, son attrait se sont éteints; l'amour est passé sans s'arrêter. Et j'ai envie de battre en retraite, avec la mauvaise impression de recevoir une lame d'opinel sous le sein gauche, avec la sensation d'ingurgiter un jet d'acier entre les ailes.

Je n'avais pourtant voulu qu'une présence ferme et durable, et simple, et forte et caressante aux moments où s'acharnent contre moi l'abattement et le manque de courage; si, je n'avais désiré que la présence de quelqu'un susceptible de transformer les deux pôles de mon envie de partir: voyager, toujours, comme dans le passé, pour me chercher, comme à présent, pour me perdre. Voyager en son corps, et l'attendre...

Écartelé entre la quête et la perte, entre la chute et l'élévation, je n'avais voulu qu'un sauveteur, tu sais, mon père, un gars tout simple comme j'en rencontre à Zicatela, à Puerto Escondido, un *salvavida* pour me tirer de là, hors de ces remous amoureux m'entraînant vers le large, vers le fond, vers la terrifiante absence de l'Autre. Était-ce trop demander? Comme si j'étais condamné à passer le reste de ma vie à tenter de discerner le cri de l'oiseau dans le manguier du sifflement du gamin sur le trottoir; comme si l'appel m'était dévolu, faisant abstraction du vendeur de hamacs, du chauffeur de taxi, du voisin qui sait fixer l'antenne ou le pneu.

Dis-moi, mon père, si l'amour mentait, soutenu dans son impertinence par toute cette mathématique du corps gravé, pesé, dépecé, mesuré, évalué, vendu aux enchères avec des accessoires de théâtre, des décors d'opéras, des costumes de friperies et de très grands miroirs aux cadres défraîchis? Si l'amour, sur le seuil de la porte, ne pouvait se définir que par ce mouvement de balancier qui le fait hésiter à entrer, à passer du côté du rêve, à casser la glace pour se retrouver dans l'eau, dans une étreinte authentique et chaque fois se renouvelant au moment de prendre forme? Si l'amour, enfin, mettait en suspens son système d'apparat, comme ça, dans l'unique but de rendre possible l'union, la fusion des êtres?

Séduire sans fard ni frais, sans étendard ni promesse. Sans le facile usage du mot, sans le fautif attrait du mutisme.

Aimer, parler ou non, sans la menace de *la souffrance inutile* au carrefour du Silence et de la Parole. Haïr, aimer, laisser respirer l'Autre et le laisser passer. Le laisser partir, aussi, le moment venu pour lui de prendre congé de son tourment. Et se dire que le seuil reste là, à l'attendre, patiemment, le seuil reste et supporte les reflets de l'écran à franchir.

Montréal et sa figure d'un vert glacé. Ses branches cassées. Ses oiseaux revenus. Savais-tu, mon père, que Beyrouth n'aura pas eu cette chance, que les oiseaux n'y sont jamais retournés? Mais pourquoi encore parler

du souvenir de Beyrouth? Parce que mon homme me manque? Parce que la fracture à mon pied me rappelle ma douleur au cœur et me fait désirer l'envol de l'oiseau, le départ qui m'éloignerait de mon amour? Parce que sans lui je n'ai plus qu'à me renoncer, qu'à déposer le poignard sur le pas de la porte?

J'ai trouvé: partir du pied droit. En boitant, sans doute, mais tout de même, partir. Pour ne plus connaître la douleur de savoir que celui qui m'aime s'est arraché de lui-même à la chaleur de mon corps. Pour ne plus chercher comment me retenir à cette douleur. Pour ne plus jamais avoir à écrire comment repassent les glaces.

Et si l'amour n'était qu'attente?

C'est le septième jour du mois et je n'ai plus la force de pleurer.

Parce que l'amour a ses limites: sa banalité, ses allers et venues prévisibles et sa collection de ficelles. Ses atterrissements de soupirs et de sursauts pour ne rien dire.

Rien, entre nous, mon père, ne peut prendre place sans que l'un ne dise à l'autre de le taire, sans que l'un n'interdise à l'autre de le dire.

Sans boussole et sans comparaître sur aucune tribune.

Sans invoquer Dieu.

Parce que Dieu s'est détourné de moi, je me tourne vers toi, mon père. Parce que l'hiver n'est pas prêt de se terminer. Parce que celui que j'aime ne me reviendra pas et parce que j'ai envie de le crier. Par tous les pores de ma chair le hurler. Par mes yeux que je voudrais arrachés.

Et je me demande, l'esprit brouillé par tant de questions, le cœur déserté par tout espoir de consolation: pourquoi m'avancer, pourquoi m'entêter à l'attendre, lui, celui que l'amour a quitté?

Parce que c'est écrit. Parce que rien d'autre ne saurait être lu. Parce qu'il demeure toujours le seul livre, entre mes mains, digne de ce nom.

J'élève la voix, en profondeur.

Comment t'en parler, mon père, toi que la mort vient tout juste de frôler, toi dont le cœur a été ficelé

à une machine innommable, comment te parler de ma douleur d'avoir perdu mon amant? Comment te dire que l'homme que j'aime a craint d'être répudié par son père à cause de notre amour? Comment ne pas t'en parler, mon père, avant que tu ne sois happé par la mort? Comment te laisser partir sans que je ne sache rien de ta propre douleur d'homme en proie à la corrosion de l'âge, et sans que tu ne saches rien de mon mal de vivre? Sinon, comment accepter que tous deux nous nous taisions, sans adieux ni aveux, sans même nous regarder dans les yeux?

Et si je t'en parlais, mon père, ton cœur déjà lourd n'en profiterait-il pas pour que cette dernière pierre, à lui lancée, ne te soit fatale? Et de ta mort, qui de nous trois en serait le coupable?

Je suis un homme inutile parce que sans réponses. Bien que je consente à ne pas laisser s'approcher de moi le mot *détresse*, je suis un homme défait, un homme à renaître de ses ruines et des cendres dont il a couvert son visage.

Je rallume le narguilé et je fume le tabac aromatisé à la pomme; je me penche et je cire mes chaussures jusqu'à ce que le cuir noir me renvoie mon image. Je me lève tôt le matin, je relève les manches. En mon for intérieur, je fais l'éloge de la banalité. Je laisse tomber la foudre sur un trottoir de la rue Panet.

Il nous reste si peu de choses en ce moment: à toi, mon père, que le passé des routes parcourues; à moi, ton fils, que le présent de leurs fossés.